

A chacun son idéal

A l'aube de ma soixantième année et à l'annonce de son décès, je me souviens de lui, mais surtout de son arrivée dans notre vie.

J'avais vingt ans. J'attendais mon amie Florence, étudiante comme moi, que j'avais invitée à la campagne pour quelques jours de vacances. Nous comptions bien profiter de l'air pur et du soleil de ce printemps qui s'annonçait très doux.

Dès l'entrée du train en gare, je l'aperçus sur le quai : un homme costaud, au teint sombre, assez mou, portant des lunettes sans monture et vêtu d'un complet infroissable trop juste, dont la pochette s'ornait de toute une collection de stylographes. Son allure était assez singulière pour que je le remarque. Je ne l'avais encore jamais vu en ville et je me demandais d'où il pouvait venir.

J'ai accueilli Florence avec enthousiasme. Je lui ai fait remarquer, avec un clin d'œil moqueur, cet homme excentrique qui semblait ne pas savoir où aller. Alors que nous dirigions vers la sortie nous sommes passés devant lui. Un fou rire irrépressible nous a pris dont au fond de nous nous avons un peu honte. Il était si surprenant.

- Tu le connais ? m'a demandé Florence
- Non c'est la première fois que je le vois. S'il était d'ici, avec son air bizarre je m'en serai souvenu

J'avais mon permis de conduire depuis peu et j'avais emprunté la camionnette de ma tante Germaine pour me rendre à la gare et chez qui nous retournions loger pour notre semaine de villégiature. Nous avons alors oublié pour un temps notre énigmatique inconnu.

Ma tante Germaine c'était la sœur aînée de ma mère. Elle avait 10 ans de plus qu'elle. Elles étaient les deux filles d'un couple qui gérait le seul et unique commerce du village. A quatorze ans, alors qu'elle venait d'obtenir difficilement son certificat d'étude Germaine est allée tout naturellement prendre sa place d'employée auprès de ses parents. C'était ainsi et son avis ne comptait pas.

Ma mère avait eu, si l'on peut dire, un peu plus de chance. Après le certificat d'étude elle avait eu droit de suivre deux ans de formation en couture et cuisine, chez les sœurs de la Providence, dans la ville voisine toute proche, justement là où se trouvait la gare. Cela avait retardé son entrée dans la vie active de deux ans. Il faut dire aussi que le magasin familial ne pouvait assurer les revenus de quatre adultes. Il fallait donc trouver une autre solution. Ainsi à 16 ans elle s'était retrouvée ouvrière dans un atelier de confection d'édredons et de matelas. Ce n'était

certes pas une place très enviable mais cela lui avait permis de sortir de son milieu familial et d'acquiescer un peu d'autonomie. Elle restait néanmoins sous la coupe de son père qui, en patriarche d'un autre temps, récupérait chaque mois son salaire mais lui accordait généreusement un peu d'argent de poche pour ses petites dépenses.

Au fil du temps ma mère sachant s'y prendre, avait réussi à obtenir une somme bien plus conséquente pour ses dépenses personnelles. Cela lui avait permis d'envisager plus de sorties et donc plus de rencontres dont mon géniteur.

A vingt ans, enceinte et célibataire, ma mère avait dû quitter le domicile familial pour éviter la honte à sa famille, aux dires de celle-ci qui n'était pas vraiment progressiste. Elle avait rejoint la grande ville la plus proche où elle avait trouvé rapidement une place de lingère dans un hôpital. Son état de future mère célibataire n'avait pas posé de problème. Finalement cette situation qui aurait pu être tragique avait été la chance de sa vie.

Germaine, elle, était restée auprès de ses parents Elle s'était tout naturellement occupée d'eux quand la vieillesse les avait rendus moins autonome et avait hérité, à leur mort, de leur commerce dans lequel elle vivait depuis. Elle n'avait jamais eu l'occasion de rencontrer l'âme sœur. Après la mort de ses deux parents, elle avait renoué avec ma mère. J'avais alors dix ans. Dès notre première rencontre nous nous sommes bien entendues.

Aujourd'hui nous étions en chemin, dans la camionnette brinquebalante de ma tante, vers le village berceau de ma famille. Et oh surprise ! En arrivant sur la place qui avo-nous vu ? Notre inconnu de la gare.

Il semblait arriver de nulle part. Il était inconnu aux alentours.

Il est entré dans le magasin sur la place avec un air de quelqu'un venant quémander sa pitance. Il affichait une mine de chien battu... et perdu. C'était vraiment un étrange personnage vêtu de son complet trop juste et d'un chapeau sans forme que je n'avais pas remarqué, tout à l'heure sur le quai de la gare. Il pouvait presque se fondre dans la couleur beige des murs de la pièce.

- Monsieur, vous cherchez quelque chose ?

- Oui... je suis à la recherche d'un idéal, dit-il tout hésitant, vous n'auriez pas ça en magasin ?

- Un idéal ? Comment ça un idéal ?

Ma tante Germaine, désormais l'unique tenancière du bar-tabac-épicerie-boulangerie, c'est à dire le seul commerce du village qui auparavant avait appartenu à ses parents, n'en revenait pas d'une telle demande.

- Et bien un idéal ! oui... enfin quelque chose qu'on rêve de réaliser ou de défendre, qui donne envie d'exister, une bonne cause à soutenir, un personnage qu'on aimerait devenir, un exploit à accomplir.

- Ca alors ! c'est la première fois qu'on me demande un idéal. Mais je n'ai pas d'idéal à vendre moi. Par contre, je peux vous proposer des savonnettes, du cirage, de la colle, des gâteaux secs...

- Non, non, je n'ai pas besoin de tout ça, je veux simplement un idéal.

- Mais vous m'agacez avec votre idéal. Puisque je vous dis que je n'en ai pas.

Tout ceci dépassait les capacités d'entendement de Germaine qui ne faisait pas souvent preuve d'une grande patience. C'était une personne simple et elle trouvait cette demande suspecte car jamais on ne la lui avait faite. Et ça voulait certainement dire quelque chose. C'est ainsi qu'elle résonnait. Cependant le visiteur renchérit.

- Ah bon ! vous n'avez pas d'idéal ? C'est très embêtant. Mais comment faites-vous pour vivre sans idéal ?

- Quelle question ! Je vis parce que je vis, voilà tout !

C'était vraiment une drôle de question et Germaine ne se l'était jamais posée. Elle était née dans ce village, avait repris le commerce familial. Sa vie avait été tracée sans qu'elle se soit demandé ce qu'elle aurait envie de faire. Un ordre immuable était établi ainsi et ça ne se discutait pas. D'ailleurs, petite, elle ne serait jamais permise de réclamer quoi que ce soit ; ses parents ne l'auraient pas accepté. Cet étranger qui arrivait avec son histoire d'idéal lui troublait l'esprit et ça commençait sérieusement à l'énerver.

- Oui, voilà tout, reprit l'étranger perdu dans ses pensées. Mais comment vais-je faire pour trouver un idéal si vous n'en vendez pas. J'en ai absolument besoin. C'est une question de vie ou de mort.

- Qu'est-ce que j'en sais moi ! rétorqua Germaine. Et d'abord, ça se vent ça ?

Après tout pourquoi venait-il la déranger avec ses histoires alors qu'elle était bien tranquille et qu'elle ne demandait rien à personne. Elle n'avait pas besoin d'idéal pour être heureuse ; il lui suffisait d'être au courant de toutes les histoires du village et elle avait la bonne place pour ça.

- Mais vous ne savez pas quelle est la personne qui pourrait me guider vers cet idéal ? L'inconnu insistait. Petit à petit Germaine devenait mal à l'aise car cette demande venait déranger l'ordonnance des choses qu'elle connaissait depuis sa naissance, c'est à dire depuis 50 ans et qu'elle croyait immuable.

- Vous n'avez qu'à aller voir Monsieur le curé ! jeta-t-elle soudain, irritée par cette quête insoutenable qu'elle recevait en plein cœur sans y être préparée et qui dépassait son entendement. Le curé, pensa-t-elle, devait bien avoir la réponse.

- Ah ! c'est une bonne idée. J'y cours.

L'inconnu se précipita hors du magasin. Germaine le regarda s'éloigner, dubitative, resta un moment sur le pas de la porte. Puis elle regagne sa place derrière le comptoir en marmonnant : « un idéal, qu'est-ce que je pourrais bien en faire d'un idéal ? »

Avec Florence nous avons été les spectatrices de cette scène surréaliste. La situation était vraiment cocasse. Pour nous c'était du pain béni pour taquiner ma tante.

- Alors tante Germaine tu as fait une touche ? Lui ai-je lancé goguenarde

Germaine s'était mise à maugréer. Mais je sentais bien que cette rencontre l'avait profondément perturbée. Elle n'avait jamais dirigé sa vie, choisi quoi que ce soit. Tout d'un coup quelqu'un venait lui laissait entendre qu'un choix était possible. Cela l'avait troublé au point de voir apparaître des larmes au coin de ses yeux. Là j'étais vraiment touchée et je m'en voulais de m'être moquée d'elle. Alors j'ai passé mes bras autour de ses épaules.

- Ca va aller ma tante chérie. Lui ai-je murmuré.

Mais que dire de plus sans me laisser gagner à mon tour par l'émotion. J'aimais beaucoup ma tante et à cet instant son désarroi devenait aussi le mien.

Germaine n'avait pas eu beaucoup de chance dans sa vie. Elle avait été la sacrifiée laissant ainsi à ma mère la possibilité de s'échapper de la prison familiale. Je n'ai jamais connu mes grands-parents qui n'avaient pas non plus cherché à me connaître. Pour eux j'étais la bâtarde. Drôle de terme, déjà dépassé de mode même à leur époque.

C'est dans cette ambiance très peu progressiste que Germaine avait vécu jusqu'à ses quarante ans, c'est-à-dire jusqu'à la mort de ses parents survenue en l'espace de un an, comme si l'un ne pouvait vivre sans l'autre. Je l'ai rencontrée pour la première fois dans ces circonstances où je ne comprenais rien à ce qui se passait. Je me souviens seulement de sa joie de revoir sa sœur, après dix ans de séparation, et de faire ma connaissance. J'ai tout de suite su que j'allais l'aimer. Mais Germaine était devenue quelqu'un de très effacée, sans désir et sans avenir. Elle apparaissait aussi terne que la couleur des murs de son magasin. Après avoir vécu dans cet environnement pendant si longtemps il lui était maintenant difficile de changer. Elle continuait de mener une existence morne et évitait de se poser trop de questions car cela l'aurait rendue malheureuse.

L'arrivée de cet homme avec sa recherche d'idéal l'avait troublée, bien plus qu'elle voulait se l'avouer.

- Mais qu'est-ce que ça veut dire de chercher un idéal ? Que veux-tu que je lui réponde ? S'il revient m'embêter je le mets dehors.
- Tante Germaine ! Je crois qu'il est un peu perdu. C'est tout
- Toi qui a fait des études et qui connaît la ville tu n'as qu'à l'aider !
- Je veux bien mais ce n'est pas à moi qu'il s'est adressé.
- J'espère que le curé lui aura remis les idées en place.

Je sentais cependant que ma réponse avait ouvert un gouffre d'incompréhension chez ma tante. Comment quelqu'un pouvait-il vouloir discuter avec elle alors qu'elle était persuadée de ne pas susciter plus d'intérêt que les meubles ou la marchandise de son magasin ? Les personnes qui venaient faire leurs quelques courses chez elle, en général, la voyaient à peine. Elles ne lui adressaient la parole que pour les banalités d'usage. Parfois quelqu'un se permettait une remarque plus ou moins humoristique, sur les relations amoureuses de ma tante et cela la mettait mal à l'aise car celles-ci n'existaient pas et tout le monde le savait.

Dans son magasin, l'hiver, Germaine voyait peu de monde à part les habitués. Quand les beaux jours arrivaient, le village étant situé sur un chemin de randonnée, il y avait un peu plus de passage mais rien qui puisse susciter un bouleversement dans la monotonie de l'activité quotidienne.

J'appréciais le calme de l'endroit et la liberté de mouvement qu'il m'apportait. J'aimais beaucoup Germaine qui, dans sa simplicité, se révélait être une personne bienveillante. Je savais que son existence n'était pas très joyeuse. Alors ce personnage avec son costume étriqué, qui n'arrivait de nulle part, s'il pouvait lui apporter un peu d'inattendu, c'était très bien. Même si cela ne devait durer que le temps que dure une rose.

Après avoir rendu visite au curé il était revenu voir Germaine.

- J'ai écouté vos conseils. Je suis allé voir Monsieur le curé. Il m'a reçu avec beaucoup de gentillesse. Mais il ne m'a pas beaucoup aidé.
- Ah !

Germaine ne savait pas trop quelle attitude adopter. Mais elle était touchée par le désarroi de ce personnage peut-être encore plus seul qu'elle.

- Il ne faut pas se décourager, vous finirez bien par trouver. En attendant je vous offre un petit remontant.
- Ce n'est pas de refus. Lui a-t-il répondu dans un grand soupir.

J'assistais à cette scène et j'avais dans l'idée que quelque chose d'important se jouait là car je n'avais jamais vu ma tante aussi empressée. Ca restait très discret mais ce n'était absolument

pas l'habitude de Germaine d'inviter quelqu'un à boire quoi que ce soit avec elle. C'était donc une affaire à suivre ...

Il y a eu un premier petit verre, puis un deuxième. La conversation s'est installée, d'abord avec la distance qui s'imposait dans ces circonstances. Au fur et à mesure les verres de remontant se sont mis à avoir l'effet escompté et les inhibitions ont commencé à s'envoler.

J'observais tout ça avec jubilation. Enfin ma tante Germaine se déridait et même avait ri franchement à quelques blagues potaches de cet inconnu. Au bout d'une heure, les choses allaient bon train.

- Je ne me suis même pas présenté. Je m'appelle Rodolphe
- Hi hi hi moi c'est Germaine. (je crois qu'elle avait un peu abusé des verres de remontant)
- Je sais que tu t'appelles Germaine.

Ca y est ! Nous étions passés au tutoiement. Germaine n'a pas bronché, comme si tout était normal. Moi j'en suis restée muette comme une carpe.

Mais les choses n'en sont pas restées là. Au bout d'un moment Rodolphe a dit.

- Il commence à se faire tard. Il faut que je trouve un logement pour la nuit. Tu pourrais m'indiquer une adresse.
- Tu peux loger chez moi. Je suis toute seule dans cette grande maison. Il y a de la place pour deux. Lui a répondu Germaine.
- Mais avec plaisir a-t-il dit en lui prenant la main.

En entendant cela j'ai failli en tomber de ma chaise. Ce, à quoi j'assistais était inimaginable. Ma tante, si discrète si effacée, se faisait draguer et y répondait avec entrain. Elle s'autorisait enfin à laisser s'exprimer son désir. C'était une véritable révolution. Moi qui l'aimais tendrement, j'en étais émue aux larmes. Je suis sortie du magasin pour ne rien lui laisser voir et pour ne pas gâcher ce pur moment de grâce.

La suite je n'ai pas envie de la raconter en détail. Mais il semble que Rodolphe a fini par trouver son idéal en s'installant tout naturellement auprès de Germaine qui elle, à cinquante ans, avait enfin rencontré l'amour de sa vie. Au début ça a beaucoup surpris les habitants du village. Quelques rires moqueurs se sont bien fait entendre çà et là. Certaines commères ont bien rapporté des ragots malveillants. Puis au fil du temps tout le monde s'est habitué à voir ma tante rayonnante de bonheur. Maintenant elle n'était plus seule à tenir le bar-tabac-épicerie-boulangerie du village. Elle avait son Rodolphe avec elle. Le commerce lui aussi avait changé d'allure. Un brin de fantaisie y avait fait son apparition et cela avait amélioré le chiffre d'affaire. Tout allait donc pour le mieux.

Pour ma part j'étais heureuse de ce changement. De voir ces deux êtres, un peu décalés, mais finalement si bien assortis, me donnait espoir dans l'humanité. De plus j'étais toujours bien accueillie et j'avais plaisir à leur rendre visite.

Cette union improbable et pourtant si harmonieuse a duré trente-cinq ans jusqu'à la mort de Germaine. Aujourd'hui cinq ans après le décès de ma tante c'est Rodolphe que nous accompagnons vers sa dernière demeure. Sur sa tombe on inscrira cet épitaphe : « celui qui a tant cherché son idéal et qui l'a trouvé ici auprès de Germaine »